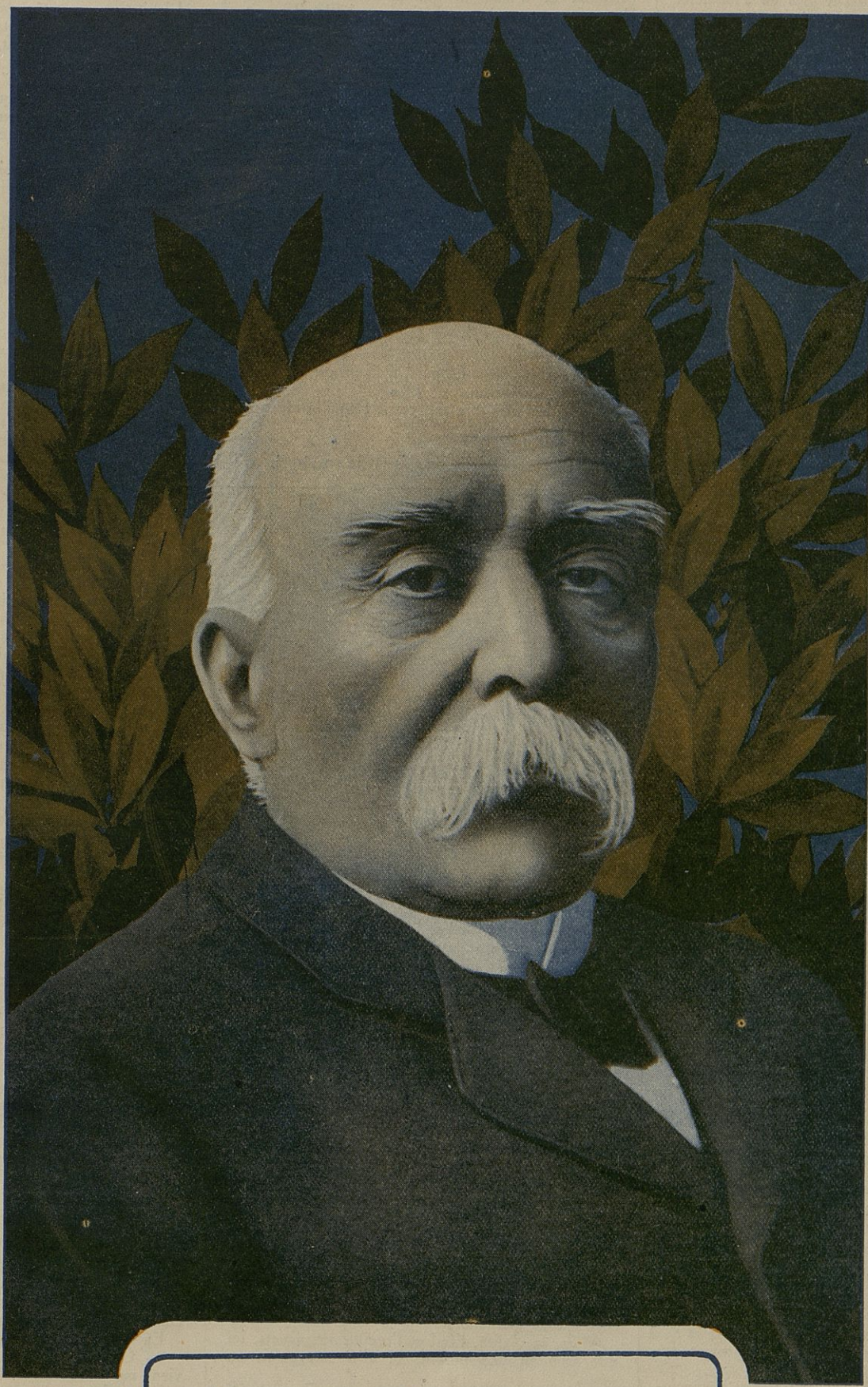


LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Georges Clemenceau

PRÉSIDENT DU CONSEIL, MINISTRE DE LA GUERRE.

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

DIXIÈME ÉPISODE : JUSQU'AU DERNIER HOMME

XXII

LA JALOUSIE DE PAQUILLA

De nouveau, le commandant Wickley, aussitôt de retour à la Gran Sonora, avait tenté d'interroger son prisonnier.

Evidemment, il ne s'agissait plus de s'inquiéter du sort du lieutenant Rutledge puisque, grâce à l'Arbi, on avait de ses nouvelles et qu'un détachement était parti à sa délivrance...

Mais, maintenant, il était intéressant de connaître quelques détails sur ce que se proposait l'ennemi...

La situation, sans être autrement grave, était sérieuse et commandait qu'on s'entourât de toutes les précautions pour empêcher qu'un coup imprévu pût être dirigé contre la colonne du général Carrington.

Et Wickley, avec son flair de vieux soldat, sentait flotter dans l'air des relents de trahison.

Or, Remonio gardait sur ce point un silence obstiné, se bornant à déclarer que, paisible habitant d'un ranch éloigné, le nom de Lopez lui était inconnu et que d'ailleurs il ne faisait pas partie des révolutionnaires.

En désespoir de cause, Wickley, renonçant à cette tentative inutile, appela des soldats auxquels il remit l'homme, ordonnant qu'on s'en débarrassât.

Ne pouvant le convaincre de complicité avec l'ennemi, il était trop respectueux du droit et de la justice pour songer à mettre la main sur un libre citoyen d'un Etat ami de l'Union.

Mais une fois qu'ils le tinrent en leur possession, les Rangers, naturellement indisposés contre un gaillard en lequel leur instinct pressentait un coquin, ne purent se retenir de lui manifester leur antipathie par quelques bourrades sévères.

Après quoi, ils l'envoyèrent « se faire pendre ailleurs »...

Est-il utile de dire que l'espion profita avec empressement de la permission ?

Seulement, ne perdant pas de vue la mission qui lui avait été donnée, il voulut tout au moins que ce léger « passage à tabac » ne demeurât pas improductif.

Aussi, une fois franchi le front des sentinelles, au lieu de gagner le large, se glissait-il du côté des bâtiments de la Gran Sonora.

C'était là que logeaient le commandant et ses officiers ; nul doute que l'espion ne réussît à glaner de ce côté quelques détails intéressants.

Or, comme il longeait les murs avec précaution, soudain une main, passant par l'entre-bâillement d'une porte, l'attira prestement dans l'intérieur d'une case.

Après quoi, la porte fut refermée derrière lui...

A sa grande stupeur, il se trouva alors en présence d'une femme.

Cette femme c'était Paquilla...

— Chut ! fit celle-ci en mettant un doigt sur ses lèvres, ne parle pas trop haut : l'habitation est pleine de Yankees.

Et penchée vers lui, elle interrogea d'une voix que l'angoisse étranglait :

— Manuel Morales !... tu sais où il est ?...

Alors, Remonio sourit dans sa barbe noire et inclina la tête affirmativement.

Comme tout le monde à la Gran Sonora, il connaissait les rapports qui avaient existé entre le fils du fondé de pouvoir et la servante cubaine.

Ces rapports n'avaient pas été sans exciter contre la favorite la jalousie du personnel qui s'était réjoui d'apprendre le mariage de Manuel avec la fille de Morton...

— Où est-il ? que fait-il ?... interrogea fiévreusement Paquilla.

— Avec le chef, répondit l'autre laconiquement.

— Et... elle, la maudite qui me l'a volé ?... ajouta la jeune femme dont les yeux lançaient des éclairs...

— Elle a pris la clé des champs, ricana Remonio. Un sourire de satisfaction éclaira le visage basané de la Cubaine :

— ...en compagnie de l'officier yankee...

Cette fois, un large sourire témoigna de la joie intense que cette nouvelle procurait à Paquilla.

Et tout de suite une idée lui traversa la cervelle, conséquence logique de ce qui venait de lui être appris...

— Alors, s'exclama-t-elle, il est seul ! Je puis aller le rejoindre...

Et elle murmura :

— Maintenant qu'il est seul peut-être voudra-t-il de moi...

Il y avait dans sa voix une expression de supplication et d'humilité qui probablement toucha Remonio ; car, après une hésitation visible, il ouvrit la bouche pour répondre affirmativement.

Soudain, tous deux, entendant au dehors un tumulte inaccoutumé, tressaillirent.

D'un bond ils furent à la fenêtre et virent à leur grande surprise les soldats qui paraissaient faire leurs préparatifs de départ...

Ils couraient de-ci de-là, rassemblant en hâte leurs effets de campement, s'équipant, gourmandés par leurs sous-officiers.

Cette vue changea le cours des idées de Remonio. Il ne s'agissait plus maintenant pour lui de favoriser les amours de Paquilla, mais de profiter de sa présence au milieu des Américains pour surprendre quelque chose de leurs projets...

Car, évidemment, une circonstance imprévue leur faisait lever le camp avec cette hâte.

— Ecoute, fit-il impérieusement à la jeune femme, donnant donnant... Si tu m'aides à savoir ce que ces damnés Yankees préparent, non seulement je te dirai où se trouve ton Manuel, mais encore peut-être te mènerai-je vers lui...

Une flambée de joie aux yeux, Paquilla répondit sans hésitation :

— Entendu...

— Seulement, ici, je ne suis guère en sûreté...



— N'aie crainte, déclara-t-elle, et suis-moi...

— En outre, il faudra, bien entendu, que tu me facilites les moyens de partir d'ici...

— Dame, répondit-elle en souriant, pour me conduire vers lui...

Et elle ajouta d'une voix singulièrement grave :

— Ta sécurité est sous la sauvegarde de mon amour...

Le précédant, elle le conduisit, longeant les murailles, jusqu'à l'une des écuries.

Là elle lui montra l'épaisse litière qui recouvrait le sol, dans une stalle inoccupée :

— Cache-toi là et attends-moi...

Puis elle s'en alla en quête des renseignements qui venaient de lui être demandés.

Elle était trop fine pour interroger, se rendant compte que, dans les circonstances présentes, la moindre question suffirait à exciter les soupçons sur elle.

D'autant plus qu'elle avait l'impression de la défiance dans laquelle on la tenait.

Aussi, elle allait et venait, de l'air le plus naturel du monde, en apparence occupée à vaquer à ses occupations journalières.

Mais, en réalité, l'œil et l'oreille aux aguets, ici elle cueillait une phrase, là elle enregistrait un geste.

Seulement, l'ensemble de tout cela ne constituait que quelque chose de très vague et — Remonio le lui avait dit, — ce qu'il voulait, c'étaient des renseignements...

Il lui fallait donc, coûte que coûte, donner satisfaction à Remonio : son bonheur était à ce prix.

Or, comme elle rôdait du côté du logement du commandant, elle remarqua que la sentinelle qui d'ordinaire croisait sous sa fenêtre en avait été retirée et elle profita aussitôt de cette circonstance pour s'approcher en rampant...

Sans bruit, s'étant haussée sur une grosse pierre, elle put jeter un regard à l'intérieur par la croisée ouverte et elle vit alors Wickley, le visage soucieux, qui se promenait avec agitation à travers l'appartement.

— Evidemment, songea à part elle la jeune femme, il y a quelque chose ; mais quoi ?...

L'agitation constatée dans le camp américain se relayait manifestement à l'état de fiévre dans lequel se trouvait le commandant.

Mais comment parvenir à percer cette énigme ?... Brusquement la porte s'ouvrit et un soldat entra, tenant à la main un pli qu'il tendit à son chef :

— Un sans-fil, mon commandant...

Wickley, d'un doigt nerveux, décacheta le message.

A peine, d'un œil rapide, en eut-il parcouru le contenu qu'une exclamation mécontente lui jaillit des lèvres...

— Mauvaises nouvelles, mon commandant ? interrogea le soldat...

— Oui, boy, mauvaises... pour nous qui nous étions imaginé qu'on allait pouvoir donner une bonne leçon aux pillards et aux égorgeurs de Discovery !... Au lieu de cela...

— Au lieu de cela, mon commandant ?...

— Demi-tour, boy, grogna le vieil officier.

— Comment ! demi-tour !... Alors, on bat en retraite devant ces nègres ?...

— Ces messieurs de la politique prétendent passer l'éponge sur ce qu'ils appellent « les erreurs » des républicains de Mexico... Et nous nous en allons, satisfaits d'explications qui ne sont même pas des excuses, voilà.

Il fouetta de sa cravache la tige de sa botte et, après un silence, ordonna :

— Donc, qu'on sonne le boute-selle... et en route !...

Il était navré, le loyal soldat, et navré doublement : comme citoyen d'Amérique, il sentait bien que cette retraite était une reculade humiliante due encore aux manœuvres souterraines de l'Allemagne. Puis il songeait à Rutledge et à Suzy.

En raison de ses instructions nouvelles il était contraint de les abandonner à leur sort ainsi que le petit détachement qui avait couru à leur secours.

Et ce n'était pas tout.

Comment, une fois rejoint le corps du général Carrington qu'il devait rallier, expliquerait-il à son chef l'attitude d'un officier qui, au mépris des ordres reçus, avait continué à marcher à l'ennemi... ?

Pas un instant le brave commandant ne songeait à la responsabilité que personnellement il encourait pour avoir laissé son subordonné enfreindre ainsi la consigne.

Non ! c'était de Rutledge seul qu'il se préoccupait...

Il l'aimait comme un fils, ce grand garçon qui, depuis des années, ne le quittait pas et ce lui était un cruel souci de le savoir ainsi exposé...

Cependant, laissant Wickley à ses préparatifs de départ, Paquilla, toute joyeuse de la nouvelle importante qu'elle venait de recueillir, se glissait du côté de l'écurie.

Soudain, songeant que peut-être Remonio devait avoir faim, elle prit le temps de passer à son logis pour se munir de quelque nourriture qu'elle lui porta, dissimulée sous son vêtement.

Tandis que le Mexicain dévorait à belles dents, elle lui expliquait en détail ce qu'elle avait surpris des intentions des Américains.

— Maintenant, supplia-t-elle, parle-moi de Manuel.

— Eh ! par le diable, la fille, n'allons pas si vite : il me faut auparavant avoir confirmation de cette nouvelle... Et puis, ce n'est pas tout : ils partent, c'est au mieux... Mais encore dois-je connaître la date de leur départ...

En ce moment, une trompette retentit au dehors...

— Cours vite, fit-il à Paquilla, informe-toi et viens me mettre au courant...

Et prudemment, par crainte d'une surprise possible, il se glissa à nouveau sous la paille qui lui servait de cachette où il se tint coi.

Au dehors, conformément aux ordres de Wickley, les soldats s'approprièrent à monter à cheval : groupés au milieu du patio, ils attendaient, la bride de leur monture passée sous le bras, le moment de se mettre en selle...

Embusquée derrière un baraquement, Paquilla se tenait aux aguets, brûlant du désir de voir partis

(Voir la suite page 15).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 17 au 24 Janvier



ES troupes françaises qui occupent en Belgique le secteur côtier y ont été attaquées le 23, après un bombardement intense, à l'est de Nieupoort-Ville. Après un vif combat les Allemands ont été repoussés, nos lignes restant intactes.

Sur le front tenu par l'armée belge, on ne signale que rarement des actions d'infanterie, et encore sont-elles insignifiantes. Cela s'explique par la nature du terrain, continuellement noyé, et sur lequel il est aussi malaisé de déplacer la grosse artillerie que d'entreprendre des opérations d'infanterie. Mais nos alliés n'en font pas moins bonne garde et grâce à leur vigilance toute surprise dans leur secteur est impossible ; d'autre part leur artillerie, toujours en action, empêche l'ennemi de mener à bonne fin, à l'arrière de ses lignes, aucun ouvrage défensif de quelque importance. Dès que des travaux sont signalés, les obus belges tombent sur les travailleurs et les obligent à tout abandonner.

Le front britannique n'a vu se produire, du 17 au 24, que de menus incidents qui se placent dans tous les secteurs. L'ennemi a tenté des coups de main à l'est d'Épéhy, vers Neuve-Chapelle, au sud de Lens, au sud de Graincourt, à l'est d'Ypres, au sud de La Bassée, et enfin à l'ouest de Villers-Guislain. Tout cela est resté infructueux. Nulle part il n'a pu entamer les lignes anglaises.

Nos alliés ont plus de succès au nord de Saint-Quentin le 17, à l'est d'Hargicourt le 20, à l'est d'Ypres le 22. Parmi les opérations que relatent leurs communiqués on remarque qu'ils signalent une attaque dirigée contre eux au sud de Saint-Quentin le 22, et de petits engagements au sud-ouest de cette ville le 23. Jusqu'en ces derniers jours c'était par les communiqués français qu'on entendait parler de cette région. Le dernier qui en fait mention est celui du 20.

L'aviation britannique a exécuté plusieurs raids de bombardement au delà des lignes allemandes. Du 16 au 17 les voies de garage de Bernsdorf (48 kilomètres sud-est de Metz) et les voies ferrées au sud de Metz ont été bombardées. Le 20 les pilotes anglais ont attaqué avec succès un important dépôt de munitions dans la région de Courtrai. Le 22, dans cette région, les cantonnements ennemis de Roulers et de Kimbeke ont reçu plus de deux cents bombes. Le 23, plus de quatre cents bombes sont jetées sur les cantonnements ennemis de Roulers et de Menin. Quelques jours auparavant, des escadrilles britanniques avaient bombardé la gare et les usines de guerre de Karlsruhe, capitale du grand-duché de Bade, ainsi que les aciéries de Thionville.

Nos troupes ont repoussé un coup de main, le 20, au sud-est de Saint-Quentin ; et c'est dans les communiqués britanniques que l'on trouve depuis lors des nouvelles de cette région.

Quelques autres tentatives contre nos lignes ont été déjouées par nos soldats. Citons la région des Monts, en Champagne, ainsi que la région à l'ouest de l'Oise, du 16 au 17 ; le nord de Courtecon et la région de Loivre le 20 ; la ferme Navarin et le nord de Reims le 22.

Le secteur de la Meuse est toujours celui où les Boches s'agitent le plus. Le 17, une de leurs patrouilles qui tentait d'aborder nos postes dans la région de Samogneux a été dispersée par nos feux. On signale le même fait au bois Le Chaume le 23. L'activité de l'artillerie est toujours très grande sur les deux rives.

Nos troupes ont réussi quelques petites expéditions. Le 17, dans le secteur des Eparges (est de la tranchée de Calonne) elles ont pénétré profondément dans les positions allemandes et, leur incursion faite, sont rentrées indemnes dans nos lignes. Le 21, au Four-de-Paris, en Argonne, un coup de main nous a rapporté une quinzaine de prisonniers et trois mitrailleuses. Le 22, nos hommes forcent les lignes allemandes à l'ouest de la ferme Navarin et pénètrent jusqu'à la troisième parallèle. Elles y commettent des destructions et en ramènent une dizaine de prisonniers.

S'efforçant de prévoir l'endroit où doit se produire le principal choc de la grande offensive annoncée, nos critiques militaires passent en revue différents secteurs, entr'autres la Trouée de Charmes. Notre état-major y a multiplié les organisations artificielles capables de renforcer les

défenses naturelles. La forêt de Parroy offrirait un premier et sérieux échelon de résistance. Les ruines du fort de Manonville, sur une colline, constituent encore une position d'arrêt qu'il ne serait pas facile de forcer.

LES OPÉRATIONS EN ITALIE

Les Autrichiens ont fait un effort considérable, le 17, pour reprendre les positions à l'est de Capo-Sile qu'ils avaient perdues le 14. Après un tir de destruction violent et prolongé, ils ont déclenché une attaque de

grande envergure contre les nouvelles lignes de nos alliés ; toute l'artillerie italienne du secteur s'est mise de la partie. La lutte a été opiniâtre et a duré plusieurs heures ; enfin l'ennemi, épuisé, a dû se replier sur ses positions de départ laissant sur le terrain de nombreux morts, et 119 prisonniers aux mains des Italiens, qui ramassèrent sur le champ de bataille plus de 500 fusils, des mitrailleuses, etc.

Les Français ont remporté un nouveau succès le 23 au sud de Quero.

La victoire remportée récemment par les Français au mont Tomba a obligé les Autrichiens à évacuer la section du territoire en arrière de ce mont, à l'ouest de la Piave, jusqu'au mont Spinocchia. L'évacuation de Cosuma

résulte de ce recul. Des reconnaissances, ces jours-ci, ont démontré que ce recul est définitif. L'ennemi se fortifie en arrière du territoire abandonné.

NOTRE COUVERTURE

M. CLEMENCEAU

PRÉSIDENT DU CONSEIL, MINISTRE DE LA GUERRE

La vie publique de M. Clemenceau se confond intimement avec l'histoire de la troisième République.

Né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée) le 28 septembre 1841, étudiant en médecine à Nantes puis à Paris, M. Clemenceau s'expatrie en Amérique d'où il ne revient qu'en 1869 pour passer sa thèse de doctorat.

Après le renversement du régime impérial, il est nommé maire de Montmartre par le gouvernement de la Défense nationale ; démissionnaire trois jours après, il est élu maire du 18^e arrondissement aux élections du 5 novembre 1870. Le 8 février 1871, il est élu représentant du peuple à l'Assemblée nationale pour le département de la Seine. Le 27 mars suivant il donne sa démission.

En juillet 1871, il est élu conseiller municipal du quartier de Clignancourt et, quatre ans après, il devient président de l'Assemblée municipale.

Élu député du 18^e arrondissement de Paris le 20 janvier 1876, il est réélu en 1877 et demande la mise en accusation du ministère du Seize-Mai.

Chef du parti radical, il livre la lutte au parti opportuniste, lutte marquée par la chute de Gambetta et de Jules Ferry.

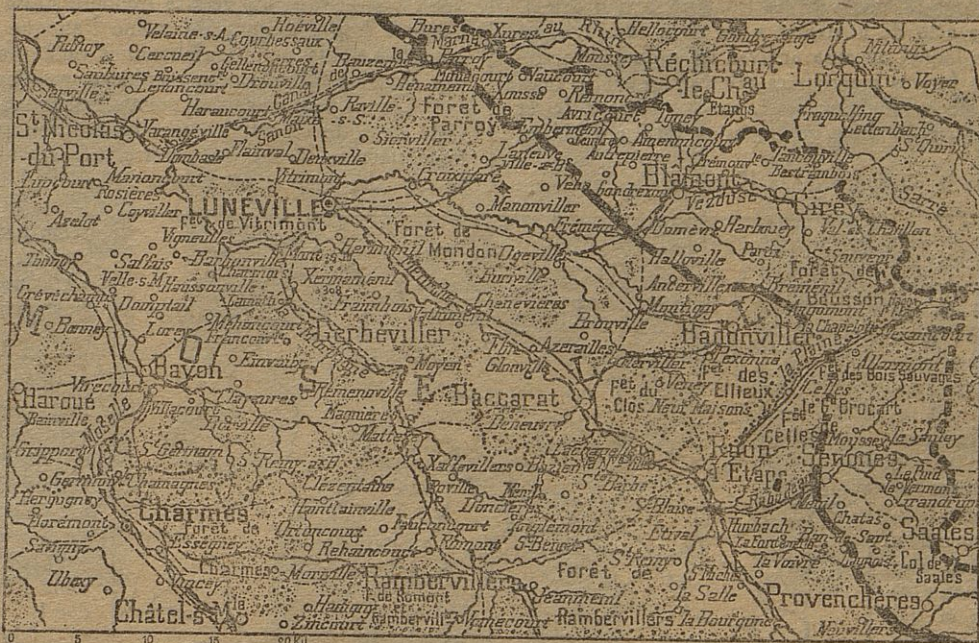
Aux élections de 1885, élu à la fois dans la Seine et dans le Var, il opte pour ce dernier département, qu'il représentera jusqu'en 1893.

Après son échec aux élections législatives de cette année, il ne reparaitra au Parlement qu'en 1902, élu sénateur par le département du Var. Entre temps, il a mené dans l'Aurore une campagne inoubliable pour l'affaire Dreyfus.

En 1906, pour la première fois il devient ministre ; il prend le portefeuille de l'intérieur dans le cabinet Sarrien ; le 25 octobre de la même année, il est président du conseil : il reste au pouvoir pendant près de trois années, jusqu'au 20 juillet 1909.

Journaliste, M. Clemenceau a dirigé la Justice, l'Aurore, puis l'Homme libre qu'il transforma en Homme enchaîné lors de ses démêlés avec la Censure dans les premiers mois de la guerre.

M. Clemenceau a été de nouveau appelé au pouvoir le 16 novembre 1917 ; de sa déclaration ministérielle on peut détacher ces mots qui résument son programme : « Ni trahison, ni demi-trahison ; la guerre, rien que la guerre. »



LE FRONT DEVANT LA TROUÉE DE CHARMES.

Prochaine Offensive ?...

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Brevet d'Etat-Major.

L'offensive prochaine que nos ennemis annoncent avec grand bruit et à laquelle nous nous attendons, doit, selon toute évidence, se produire sur tout le front occidental. Elle fait actuellement le sujet de toutes les méditations de nos états-majors et chacun s'occupe de cette question militaire qui va jouer le rôle définitif dans la grande guerre européenne commencée en 1914.

Il est bien évident que si cette offensive réussissait, nos ennemis, fiers de leurs succès, sauraient encore augmenter leurs prétentions et voudraient continuer la guerre ; mais si elle échoue, ce sera l'effondrement du rêve allemand, la faillite du régime militaire dans ce pays, la ruine des espérances du pangermanisme.

Sans vouloir, ici, dans une étude sommaire, traiter les questions de haute stratégie qui peuvent amener à envisager les fronts probables d'attaque, sans vouloir surtout faire acte de « voyant » ou de « savant », on peut présenter un travail dans lequel on aura analysé les probabilités, les chances, les conséquences des futures manœuvres allemandes sur le front français, le tout basé sur la disposition des lieux, sur les réseaux ferrés qui joueront un si grand rôle, sur les buts politiques et tactiques qui en joueront un bien aussi grand.

Depuis l'effondrement de la puissance de la Russie et la disparition de l'armée de cette nation, on n'a cessé d'envisager le cas de l'Allemagne transportant ses régiments du front oriental sur le front occidental. Ces transports ont été intensifiés durant la fin de 1917 ; ils continuent à l'heure actuelle et il n'est pas improbable d'affirmer qu'aujourd'hui toute l'armée valide, active, des Austro-Allemands qui combattait sur le front oriental se trouve actuellement arrivée ou prête d'arriver à pied d'œuvre sur le sol français. Nous disons toute l'armée valide, active, car l'ennemi a laissé de Riga aux Carpathes des divisions squelettes, formées des plus mauvais éléments de l'armée et qui n'ont que la mission de faire acte de présence en face des troupes russes qui ne peuvent plus leur opposer de résistance.

Les renseignements qu'on a actuellement permettent d'établir que les troupes austro-allemandes dirigées sur le front occidental se concentrent en divers endroits. C'est ainsi qu'il est connu qu'en Belgique une masse autrichienne se forme au nord-ouest de Bruxelles ; qu'une masse allemande est réunie dans le bassin de la Sambre ; qu'en Lorraine d'autres troupes allemandes sont groupées ; enfin qu'en Alsace on a dirigé des divisions autrichiennes.

De tous ces mouvements de concentration, mouvements préparatoires d'une offensive prochaine, on peut déduire que l'ennemi prépare sur notre front une furieuse et définitive attaque.

Que sera cette prochaine offensive ?

Pour répondre à cette question troublante nous allons étudier les points suivants :

- 1° Avec quels effectifs l'ennemi pourra-t-il nous attaquer ?
- 2° Quel but immédiat recherche-t-il ?
- 3° Sur quels points l'attaque pourra-t-elle se faire ?
- 4° Quel sera le rôle des concentrations par voies ferrées ?

1° Les troupes allemandes étaient les seules qui occupaient jusqu'en 1917 le front occidental, de la mer du Nord aux Vosges. Ce front avait été considéré par le généralissime allemand comme ne devant plus être qu'un front défensif, à la suite de l'échec de Verdun. L'ennemi ne songeait donc qu'à résister sur place et à s'opposer à la poussée des alliés.

Les masses allemandes étaient groupées sous quatre grands commandements, mais elles étaient réparties par secteur et le secteur était l'unité de défense. Actuellement on sait qu'il existe des modifications à ces dispositions. Les divisions allemandes sont reconstituées avec les nouveaux renforts arrivés ; elles sont groupées en corps d'armée, ce dernier revient l'unité de combat. Les corps d'armées sont réunis en armées. C'est donc bien l'indice de l'attaque prochaine et de la bataille de mouvement projetée par l'ennemi.

Par suite des nouvelles troupes amenées sur le front occidental (environ 800.000 combattants allemands, 500.000 combattants autrichiens) on peut estimer que l'ennemi dispose de plus de trois millions et demi de soldats pour son attaque. Les armées alliées (belge, britannique, française) peuvent lui opposer un chiffre supérieur et il n'y a rien d'inquiétant à ce sujet.

2° Le but recherché est évident : obtenir une solution immédiate dont une fraction importante se trouve déjà sur la ligne de combat. En second lieu : profiter du calme sur le front oriental et des pourparlers de paix qui s'ébauchent actuellement pour, si l'on peut produire l'événement militaire important, poser les bases d'un armistice et proposer des conditions de paix.

Le point d'attaque des armées allemandes sera donc en grande partie subordonné à cette dernière considération : « Produire un événement militaire important immédiat qui permette d'entamer des propositions de paix. »

3° Il est certain que l'attaque prochaine se dessinera sur tout le front, de la mer aux Vosges ; l'Allemand ne recommencera pas l'erreur de l'attaque locale, qui dénonce les projets et permet à l'adversaire d'accumuler ses moyens de résistance à mesure que l'assaillant produit son offensive.

L'attaque sera générale, mais le véritable point d'attaque ne se révélera qu'au cours de l'offensive sur le front occidental et il sera indiqué autant par les conditions stratégiques du début que par les circonstances du moment.

Les considérations stratégiques du début permettent d'éliminer l'attaque dans les Vosges, vers la frontière suisse ; le terrain est trop difficile, l'espace trop restreint. De même l'attaque en Champagne semble bien improbable ; la percée n'aboutirait qu'à placer l'armée victorieuse dans une situation difficile pour continuer son mouvement en avant.

On ne recommencera point l'erreur sur Verdun ou une autre place forte de cette valeur. La marche sur Soissons et Paris semble bien tentante pour le Boche qui caresse toujours l'espoir d'une révolution dans la capitale, mais il est à croire que 1914 lui a donné une saine leçon.

Restent donc les attaques en Lorraine par la fameuse trouée de Charlemagne et enfin l'attaque sur le front anglais. Nous opinons franchement pour cette dernière.

Une marche victorieuse des armées allemandes dans la direction Béthune-Boulogne, au nord d'Arras, leur permettrait d'abord de gagner la côte tant convoitée, de s'installer en face de l'Angleterre, d'isoler Calais et Dunkerque, enfin de tourner l'armée belge et une partie de l'armée britannique en les privant de communications. Ce serait alors l'événement militaire tant cherché !

Mais, au cours de la lutte formidable qui va se dérouler sur tout le front français, peuvent surgir des circonstances telles que l'état-major allemand abandonnera ses buts stratégiques du début pour profiter du moment et prendre une solution dictée par les événements qui se produiront au cours de la lutte.

La facilité de transporter les réserves sur un point quelconque est augmentée du côté ennemi d'abord par la densité du réseau des voies ferrées du nord de la France et ensuite par sa situation même puisqu'il occupe une position intérieure par rapport aux fronts des alliés.

Il est bon de poser également comme axiome : L'attaque véritable

se fera avec des corps allemands, des unités allemandes ; jamais nos ennemis ne confieront la véritable attaque aux troupes autrichiennes qu'ils considèrent comme de second ordre ! Ceci est à retenir spécialement.

4° Les centres de concentration semblent être actuellement les suivants :

En Belgique : Bruxelles-Gand (Autrichiens).

En France : Valenciennes-Maubeuge (Allemands). — Mézières-Laon (Allemands).

En Allemagne : Luxembourg, Metz, Strasbourg (Allemands et Autrichiens).

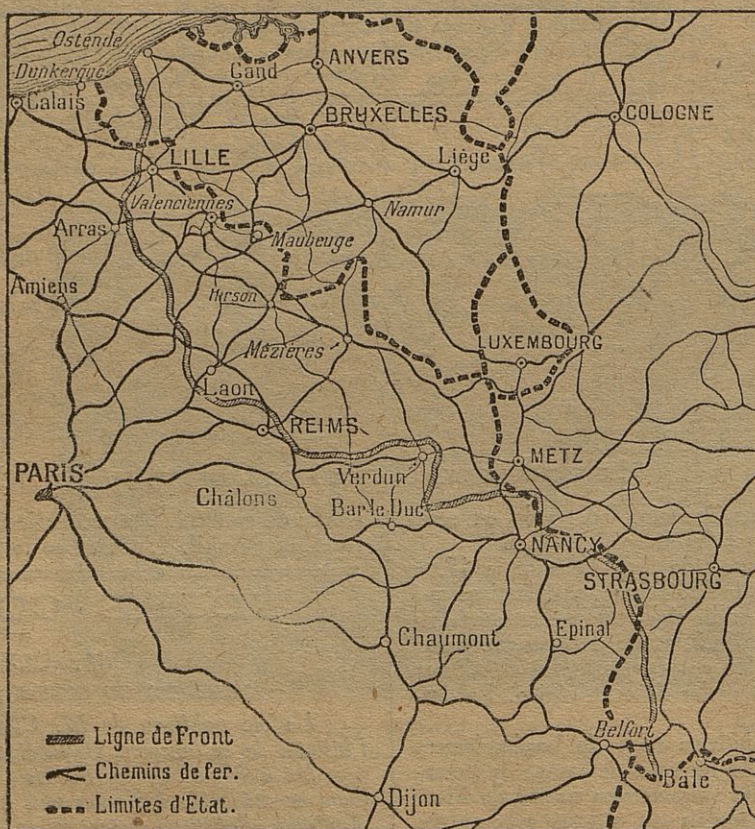
Ils correspondent tous à un réseau très développé des voies ferrées des pays adjacents.

L'on peut donc préjuger que, la grande offensive étant commencée, les réserves allemandes se porteront de leurs points de concentration au moyen des voies ferrées et dans le plus court délai sur le point indiqué comme le point d'attaque. Grâce au matériel encore important, grâce aux voies de raccordement que l'ennemi a construites au cours de ces trois années de guerre, le transport de troupes nombreuses pourra s'opérer en une nuit d'un point assez éloigné jusque sur le front d'attaque.

De Bruxelles rayonnent toutes les grandes lignes sur Lille-Arras, de Maubeuge sur Cambrai et Arras.

La ligne Bruxelles-Namur-Arlon permet de transporter jusqu'en Lorraine les réserves de Belgique et inversement celle de Metz-Montmédy-Mézières donne la facilité à l'ennemi d'accumuler ses troupes au nord de la France, face à l'armée anglaise qu'il estime, bien à tort, ne pouvoir lui résister dans sa ruée formidable.

Captain Consules

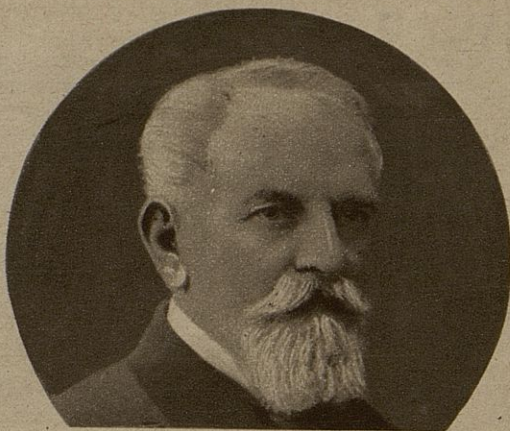


LE RÉSEAU DES VOIES FERRÉES SUR LE FRONT OCCIDENTAL.

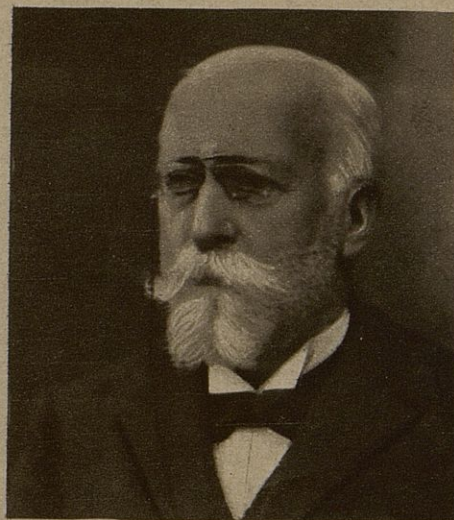
LE SÉNAT CONSTITUÉ EN HAUTE-COUR DE JUSTICE



M. MONIS
président de la Commission d'instruction



M. ANTONIN DUBOST
président de la Haute-Cour



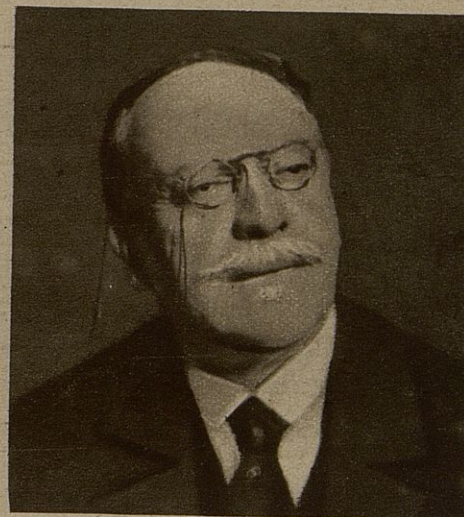
M. REGISMANSET
vice-président de la Haute-Cour



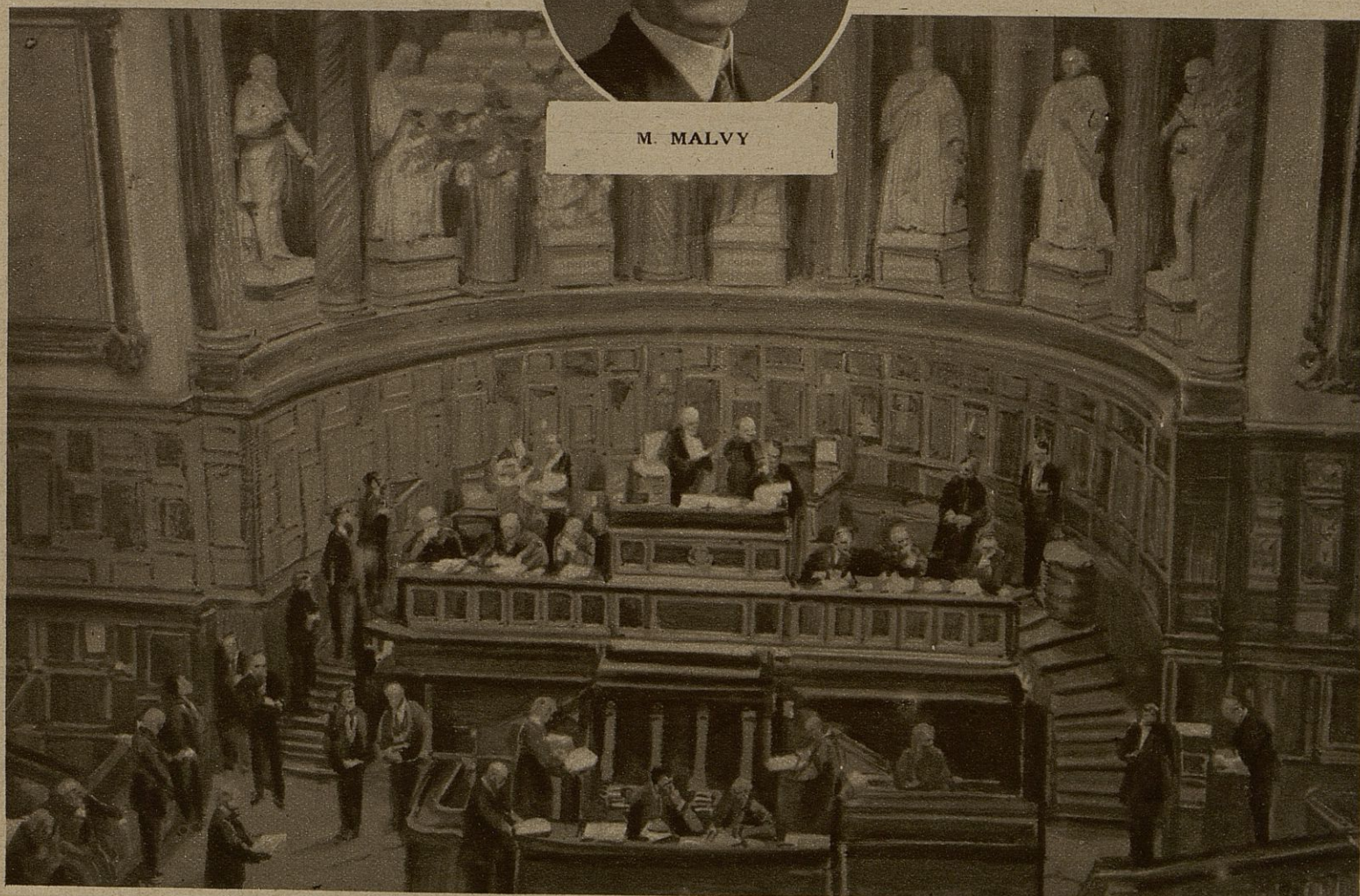
M. CÉNAC
avocat général



M. MALVY



M. LOMBARD
avocat général



Pour se justifier des accusations portées contre lui par l'« Action Française » M. Malvy, ancien ministre de l'intérieur, a demandé à être renvoyé devant la Haute-Cour. La Chambre ayant voté la mise en accusation, le Sénat s'est constitué, le 21 janvier, en Haute-Cour de Justice. On voit ici le président du Sénat donnant lecture du procès-verbal de la séance de la Chambre. Au milieu, M. Mérillon qui remplira les fonctions de procureur général.

PHOTOGRAPHIES PRISES PAR LES BOCHES EN FRANCE ET EN ITALIE

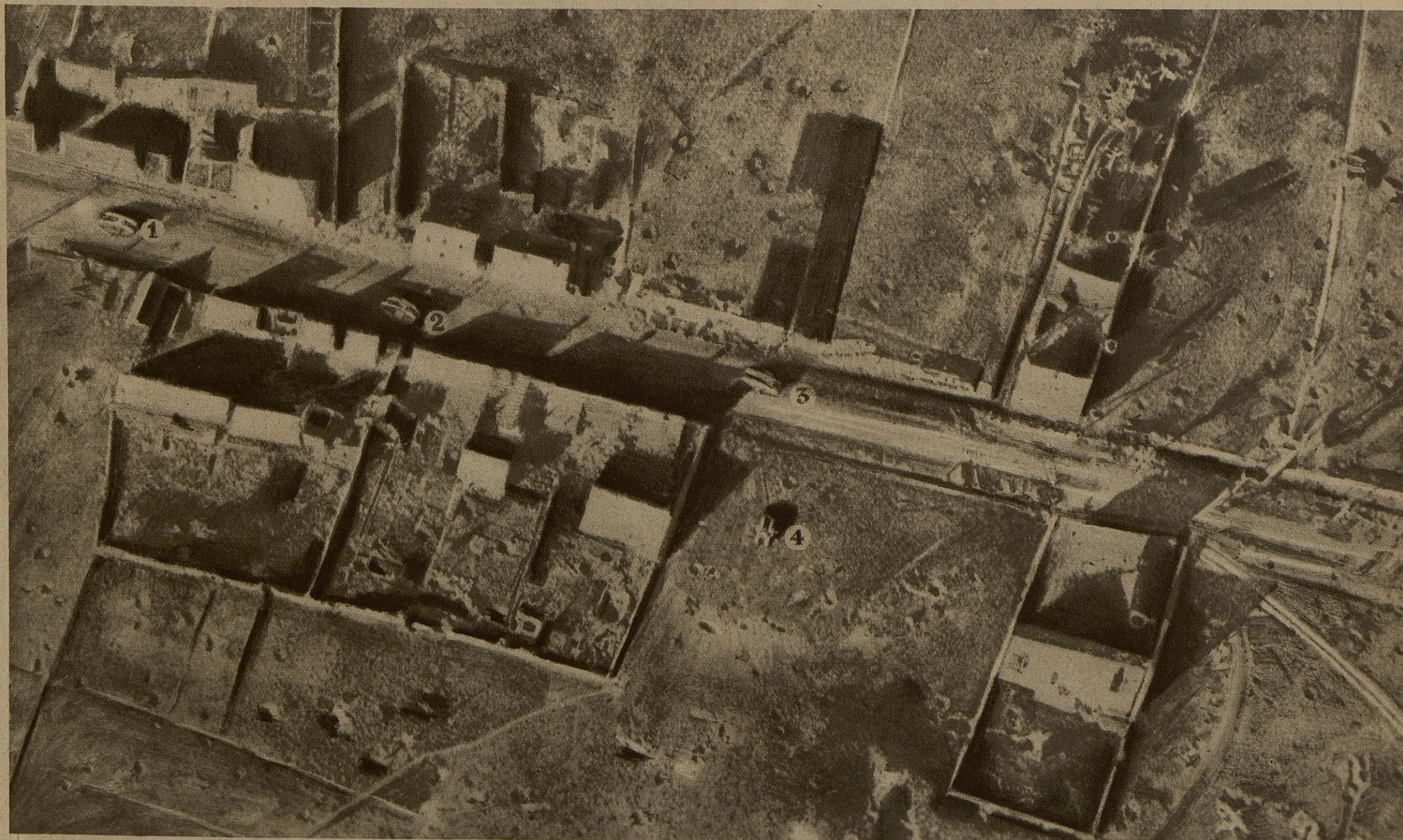


Cette photographie, faite par un Boche en Italie, nous fait assister au travail d'un drachen allemand. Planant au-dessus d'une riante vallée de la Haute-Piave, les observateurs, qu'on voit dans la nacelle, étudient le secteur qui les entoure pour régler le tir de leurs batteries établies dans le voisinage.



Lors de l'offensive britannique contre Cambrai les Allemands voyaient avec stupeur les tanks surgir de toutes parts pour assaillir leurs retranchements. Un de leurs observateurs a pris de son avion cette photographie du champ de bataille au moment où quatre des redoutables appareils le traversaient.

TANKS ANGLAIS PHOTOGRAPHIÉS D'UN AÉROPLANE ALLEMAND



La dernière offensive britannique dans le secteur de Cambrai a mis en relief l'importance du rôle que les tanks, employés en nombre, peuvent jouer dans une attaque. C'était en effet la première fois que l'on en voyait un aussi grand nombre agir simultanément contre les mêmes buts. Les aviateurs allemands ont fixé par de nombreuses photographies les épisodes de cette mémorable attaque. Dans celle-ci, prise par l'un d'eux de 300 mètres de hauteur, les numéros indiquent la position de quatre tanks sortant d'un petit village près des lignes britanniques où ils se tenaient dissimulés pour rejoindre les autres sur le front de bataille.

LA GUERRE A LA FRONTIÈRE DE L'INDE



Des agitateurs à la solde de l'Allemagne travaillent continuellement à fomenter des troubles dans l'Inde. On en a arrêté un en Amérique, où il préparait un soulèvement général des Hindous. Nos alliés luttent en ce moment aux confins de l'Afghanistan contre des tribus Maasuds à moitié sauvages. Cette photographie montre la région à travers laquelle il faut poursuivre ces farouches insurgés, on y trouve des précipices d'une centaine de mètres.

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE DANS LES RUES DE KIEW



Kiew est une des villes de Russie où la révolution causa le plus d'agitation. Du 15 au 17 novembre 1917 de sanglants combats se livrèrent dans les rues entre maximalistes et partisans de la légalité. La ville était couverte de barricades, faites de matériaux les plus divers et défendues par des mitrailleuses. Celles que voici étaient disposées pour la sauvegarde de l'hôpital français que les bolcheviks allaient attaquer. Les infirmières s'y trouvaient réunies, prêtes à donner leurs soins aux blessés. Le bombardement ne fit pas de victimes parmi le personnel sanitaire, mais coûta la vie à de nombreux élèves-officiers qui défendaient l'hôpital.

LES EFFETS DES BOMBARDEMENTS BOCHES



Les Allemands, de loin, continuent à couvrir de ruines la région de Belgique d'où les a récemment chassés l'offensive des alliés. Voici l'explosion d'un de leurs gros obus dans une ferme dont il ne restait debout que les murs.



Les populations rurales des Flandres, dans la zone d'où les alliés ont chassé l'ennemi, restent exposées à bien des dangers, entre lesquels celui des bombardements n'est pas le moins redoutable ; ce sont des obus à gaz asphyxiants que les Boches envoient dans ces villages en ruines. Aussi jusqu'à assez loin en arrière du front de Belgique, voit-on les gens vaquer à leurs occupations le visage couvert du masque spécial, comme cette paysanne et sa fillette.

L'ENTRÉE DES ALLIÉS A JÉRUSALEM



La prise de Jérusalem par les alliés est un des faits les plus impressionnants de cette guerre. C'est à pied, comme le montre cette photographie, que le général Allenby, entouré d'officiers français et italiens, a fait, le 11 décembre, son entrée dans la Ville sainte par la porte de Jaffa. La population les saluait d'acclamations enthousiastes et leur jetait des fleurs. On voit, dans le médaillon, le général recevant les notables dans la cour d'une caserne turque.

DANS UNE FORÊT DE LORRAINE



Malgré la neige qui couvre nos lignes, nos troupes achèvent leurs préparatifs pour briser la grande offensive annoncée. Voici, dans une de nos forêts de Lorraine, la mise en batterie d'une pièce d'artillerie lourde.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE-ROUMANIE. — A Petrograd, la première Assemblée Constituante que s'est donnée le peuple russe s'est péniblement réunie le 18 janvier à 16 heures. Les députés y étaient 400 sur 700 élus. A l'issue de sa première séance elle était dissoute d'autorité par la troupe maximaliste ; elle a donc vécu douze heures. Le plus affreux désordre continue à régner dans la capitale, où sévit la famine. Deux anciens ministres, connus pour leur dévouement au bien public et que la chute du tsarisme avait mis en relief, MM. Tchingareff et Kokoschkine, ont été assassinés par des marins bolcheviks à l'infirmerie de la forteresse Pierre-et-Paul.

Les pourparlers pour la paix se poursuivent, coupés de tiraillements incessants, qui peuvent d'un moment à l'autre en causer la rupture. Les Allemands se montrent résolument réfractaires à toute idée d'évacuation des territoires qu'ils occupent et les maximalistes doivent se soumettre à toutes les conditions que Berlin et Vienne leur imposeront, n'ayant aucun moyen de se défendre. Il n'y a pour ainsi dire plus de front. La plupart des soldats russes ont déserté : dans certains secteurs, sur un front de 25 kilomètres, les Allemands n'ont plus devant eux aucun soldat russe. Le matériel de guerre, par endroits, a été enlevé ; ailleurs il est simplement abandonné sous la neige. De nombreux canons de gros calibre sont dans ce cas. Personne ne s'en occupe. Il va sans dire que l'approvisionnement en munitions a cessé. Là où il y a encore des soldats russes, ils ne se livrent à aucune occupation militaire : ils font du commerce avec les

Allemands, troquant leurs chevaux surtout contre des marchandises.

Pendant ce temps les Allemands ont virtuellement fait la paix avec l'Ukraine dont ils attendent beaucoup.

MACÉDOINE. — On recommence à parler de la région de Ljumnica, où semblent se préparer des événements intéressants. L'ennemi montre là, depuis quelque temps, une activité que l'on n'y remarquait plus. Le 20, après une violente préparation d'artillerie, il a prononcé une série d'attaques au nord de Ljumnica et à l'ouest du Skra-di-Legen. Il a été partout repoussé. Il y avait dans ce secteur des troupes helléniques qui ont pris part aux combats, et le communiqué insiste sur la brillante attitude qu'elles ont eue sous le feu et au cours de leur contre-attaque.

Les événements de Russie ayant rendu inutiles aux Turcs les services du *Gœben* et du *Breslau*, ces deux croiseurs boches qui séjournaient à Constantinople ou battaient la mer Noire sous les noms de *Sultan-Selim* et *Midilli*, ont tenté de sortir des Dardanelles soit pour faire dans la Méditerranée leur métier de pirates, soit pour rejoindre la flotte autrichienne bloquée à Pola. Quoi qu'il en soit, leur initiative n'a pas été heureuse : à leur sortie du détroit, le 20 janvier, ils ont trouvé devant eux des monitors anglais : un combat s'est engagé, pendant lequel le *Breslau* (*Midilli*), ayant touché une mine, a coulé ; le *Gœben* (*Sultan-Selim*), afin de ne pas courir le même danger, vira de bord, mais fut touché par un projectile de monitors et dut se mettre à la côte à la pointe de Nagara, où les avions alliés ont continué sur lui l'œuvre des vaisseaux. Malheureusement nos alliés ont perdu dans cet engagement deux monitors.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine, une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 171 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Les chiens sanitaires dans les tranchées. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VIEUX UNIFORMES

Silhouettes de Houzards

Glorifié par l'Histoire, illustré par la lyre et la palette, l'uniforme des houzards (que nous appelons aujourd'hui les hussards) avait, comme les soldats qui le portaient, son cachet particulier.

D'allure orientale, au charme exotique, avec un raffinement un peu féminin dans la recherche des détails, accentué par les cadenettes, il donnait aux houzards l'air de héros de contes merveilleux. Du reste, leurs hauts faits d'armes et leurs excentricités touchent de près la légende.

Les houzards furent les cavaliers les plus populaires de l'ancien régime, et les houzards du premier Empire demeurent les plus fameux des grands sabreurs ; leurs cadenettes et leurs élégants dolmans ont fait le tour de l'Europe.

Leur origine est orientale ; en effet, dès 1706, Rattsky recrute en Orient les premiers houzards, types très nets de tatars. En 1720, le comte Ladislas-Ignace de Bercheny lève en Turquie le premier régiment de houzards. C'est le célèbre régiment connu sous le nom de « hussards de Bercheny » (aujourd'hui 1^{er} hussards). Ces hussards eurent la gloire d'avoir pour colonel, en 1792, Stengel, le plus grand cavalier des guerres de la Révolution.

En 1735, le comte Esterhazy, un noble hongrois, forma le second régiment de hussards avec des cavaliers recrutés en Hongrie. Ce régiment prit le nom de Chamborant, de son colonel,

le marquis de Chamborant qui, en 1762, fit le raid fameux de Warbourg avec 300 hussards et 100 dragons. Cavaliers audacieux et toujours sans peur, plus rarement sans reproche (quant au pillage), les houzards ont donné à la France une brillante série de paladins :

Au 6^e hussards, Payol ; au 7^e hussards, Colbert et Marlot ; au 8^e hussards, Marulaz et Franceschi-Delonne ; au 10^e hussards, Lasalle, le plus grand général de cavalerie légère qu'ait connu la France. Après lui, en 1813, un autre maître de la cavalerie, Curely, commanda le 10^e hussards ; au 12^e hussards, Fournier-Sarlovèze et Alphonse de Colbert.

Très purement Français d'origine, François Fournier-Sarlovèze naquit à Sarlat, dans la Dordogne. En souvenir de sa terre natale, il obtint du roi l'addition à son nom du surnom de Sarlovèze. Il débuta dans la vie en qualité de clerc de procureur.

Un jour que son patron était absent, un client se présenta pour une consultation urgente. Sans s'émouvoir, le clerc, bien qu'il n'eût que seize ans, se substitua au patron si avantageuse-

ment que le procureur jugea prudent de se priver de ses services, non sans l'avoir chaudement félicité sur sa compréhension de la procédure et sur son esprit avisé. Fort mécontent des procureurs et des études, Fournier-Sarlovèze sauta sur le premier cheval qu'il vit et... devint cavalier... pour toute sa vie.

Sous-lieutenant au 9^e dragons en 1792, ses opinions révolutionnaires lui valurent d'être nommé chef d'escadron (il avait à peine vingt ans) et de passer des dragons aux chasseurs à cheval. Au coup d'Etat de Fructidor, Augereau distingua Fournier-Sarlovèze et le choisit comme aide de camp, puis le plaça au 4^e et ensuite au 8^e hussards. Enfin, le 23 mai 1793, Fournier-Sarlovèze enlève de haute main l'objet de ses rêves : le commandement du 12^e hussards. Le Directoire le lui refusait ; raisonnant en vrai houzard, il décide... qu'on n'a qu'à prendre ce que l'on vous refuse... Il se fait confectionner un magnifique uniforme, l'endosse, se rend à Bordeaux où se trouvait le régiment ; superbe d'aplomb, il pénètre dans la caserne et déclare qu'il est le colonel, saute à cheval, prend le commandement et fait manœuvrer le régiment avec tant de brio que les soldats enthousiasmés l'acclament et... l'exigent comme colonel. Le Directoire s'inclina. Malheureusement, le premier Consul se montra moins conciliant. Le colonel et son 12^e hussards se couvrent de gloire au Saint-Bernard et jusqu'au triomphe de Marengo ; mais, tandis que Bonaparte, félicitant le colonel, converse avec lui sur la république romaine, Fournier-Sarlovèze, d'opinion différente, contredit le premier Consul qui lui tourne le dos en maugréant : « A vous entendre, on croirait que vous êtes encore sur les bancs du collège. »

La république romaine les brouilla et Fournier-Sarlovèze fit à l'aigle une robuste opposition de houzard. Il fut décidé de l'arrêter, seulement on redoutait sa force et les prouesses de son pistolet (il cassait d'une balle une pipe entre les dents de ses houzards). Ce fut donc par surprise qu'on pénétra dans la maison où il s'était réfugié. Porte et fenêtres étant gardées, une seule issue s'offre, la cheminée. Fournier-Sarlovèze n'hésite pas à s'y engouffrer et en entreprendre la pénible ascension ; la suie se détache en blocs, s'effrite en poussière, s'élève en un nuage épais qui l'étouffe et, à demi-suffoqué, il retombe sur les dalles du foyer. Une dernière cachette le tente : l'espace entre son matelas et son sommier ; il s'y installe, mais ce n'est qu'un changement de procédé de suffocation ; la laine reprend l'œuvre de la suie et Fournier-Sarlovèze est enfin découvert et tiré de sa fâcheuse position par la police. On l'installe sur un sofa dans l'appartement du ministre et... il s'endort profondément.

Le ministre lui-même vint l'éveiller en le touchant à l'épaule et commença une sorte d'interrogatoire lui demandant s'il s'est réellement vanté d'avoir derrière lui toute la cavalerie de l'armée de Paris. Fournier-Sarlovèze lui fit une réponse d'un imprévu comique : « Laissez-moi dormir », dit-il, et il se retourna du côté du mur.

La disgrâce dura plusieurs années ; c'est en 1807 que le colonel fut nommé chef d'état-major de la division de cavalerie légère, commandée par Lasalle. En Pologne, il gagne ses épaulettes de général de brigade.

En Espagne, il continue ses facéties de houzard : héroïque à Lugo, fantastiquement imprudent à Zamora où il se met en tête de visiter le couvent des Visitandines avec ses officiers, au grand effroi des religieuses tremblantes à la vue de l'éblouissant cortège, Fournier-Sarlovèze veut tout voir, même le trésor et la chapelle où il veut assister à l'office du soir. Très grave, il prend place au lutrin et, se souvenant du temps où il était enfant de chœur à Sarlat, il donne les répons et chante les psaumes d'une voix fraîche et pure. « Vous le voyez, dit-il à la supérieure, nous ne sommes pas aussi méchants qu'on veut bien le dire. »

Jean-Baptiste Franceschi-Delonne était Lyonnais. Sa vocation le poussa vers la sculpture ; il obtint même un prix pour Rome. La Révolution changea le cours de sa vie et fit du sculpteur un soldat.

Sous-lieutenant d'infanterie en 1792-1793 dans le bataillon des volontaires à l'armée de la Moselle, sous-lieutenant d'artillerie en 1794, adjoint au général d'artillerie Debelle, beau-frère de Hoche, il devint enfin, en 1797, lieutenant au 4^e régiment de houzards.

Ses exploits sont nombreux. La mer même ne l'effraie pas : pour porter au premier Consul des nouvelles de Masséna et de Gênes, Franceschi s'élance dans une barque avec six rameurs. Après quatorze heures de traversée, il approche des côtes de France ; l'embarcation va être saisie par la croisière anglaise : d'un bond, Franceschi disparaît dans l'onde ; il nage comme un poisson... il se sauve... lui et ses dépêches.

« Dites à Masséna, lui dit Bonaparte, que, s'il a accompli sa tâche, quand vous serez à Gênes, je serai maître de l'Italie. »

Le voyage de retour fut non moins impressionnant. On refuse une embarcation ; Franceschi-Delonne s'en octroie une, puis, pistolet au poing, y fait monter six rameurs... Nouvelle rencontre des Anglais... au large de Gênes, Franceschi va être capturé ; après avoir placé sa dépêche sur sa tête, il plonge dans les flots ; en approchant de la grève, il se souvient soudain qu'il a oublié son sabre ; il rebrousse chemin et lorsqu'enfin, à bout de forces, il sent la terre ferme sous ses pieds, il est, demi-mort, sur le môle où l'attend Masséna.

Après la victoire d'Austerlitz, Franceschi, avec son seul régiment, fait capituler 2.500 Russes.

Général de brigade, Franceschi-Delonne tomba en Espagne dans un guet-apens ; odieusement traité en criminel de droit commun, il fut retenu en captivité et succomba à la maladie à Carthagène. Navrante fin pour un valeureux houzard.

Lasalle, le plus grand cavalier de l'armée française, est bien de la phalange houzarde.

A Bordeaux, lieu des premiers exploits du colonel Fournier-Sarlovèze, il était un soir, avec ses officiers, au théâtre, rehaussant l'éclat de la réunion par leur gloire et la somptuosité de leurs uniformes. Soudain, un de ses compagnons fit remarquer au général qu'un sous-préfet avait une avant-scène plus belle que celle qu'ils occupaient. Sans l'ombre d'hésitation, à la grande stupéfaction des artistes et des auditeurs, se sentant froissé par le manque de tact du fonctionnaire qui n'avait point su céder à l'armée la plus belle place, Lasalle commande l'assaut et, accompagné de ses officiers, escalade l'avant-scène d'où il déloge l'imprudent sous-préfet, le faisant passer par où ils étaient venus : le balcon. Le sous-préfet, moins agile que les houzards et peu entraîné à ce genre de sport, se livra aux plus burlesques contorsions, transformant la stupéfaction générale en un fou rire qui interrompit longtemps la représentation.

Au lendemain d'Iéna et d'Austerlitz, Lasalle, poursuivant avec ses hussards et ses chasseurs à cheval l'ennemi en déroute, arrive devant une ville forte, gardée par une imposante garnison et une puissante artillerie. Effrontement crâne, il somme le gouverneur allemand de se rendre, lui déclarant (ce qui était faux) qu'il précédait l'empereur de quelques instants et que, sur son refus de reddition, la garnison serait passée par les armes. Le gouverneur, profondément troublé, capitule et a la honte de défilé avec toute une brigade devant une poignée de houzards et de chasseurs à cheval que lui présente Lasalle souriant et poli comme un vrai gentilhomme.

Le plus admirable des houzards, ces intrépides mousquetaires de l'armée impériale, tomba à Essling, enveloppé, tel Cyrano de Bergerac, d'un surabondant manteau de gloire.

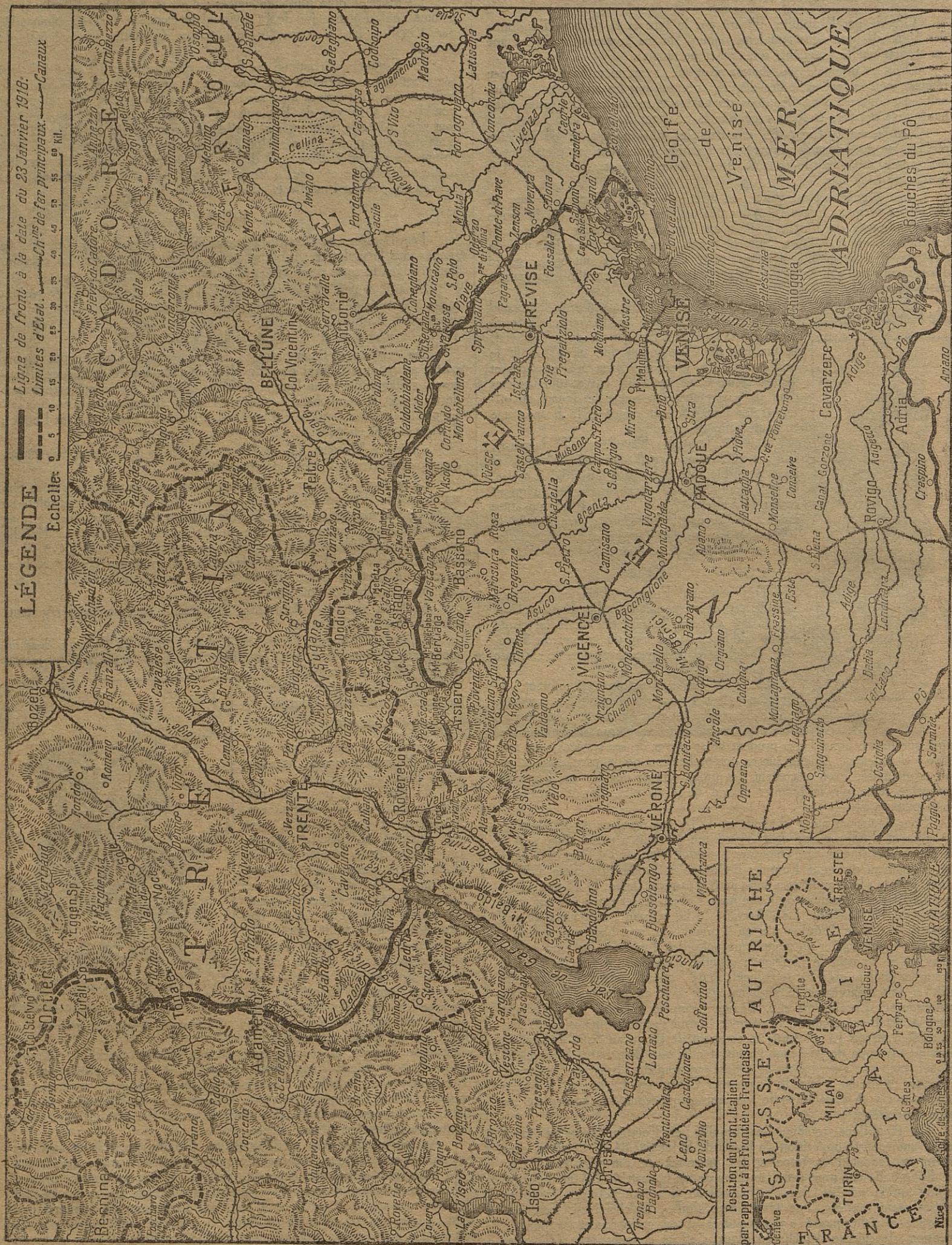


UN HOUZARD.



LASALLE, d'après E. DETAILLE.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)

déjà ces mauvais étrangers, puisque c'était après leur départ seulement que Remonio devait consentir à parler.

Soudain, non loin d'elle, cachés à sa vue par la toile d'une tente, elle entendit deux officiers qui causaient entre eux...

— Si j'en crois, disait le premier, ce que m'a rapporté Clary, le sous-officier du premier peloton, il s'agirait de repasser la frontière...

— Et moi, ajouta le second, il m'a été dit que l'on rejoignait le corps du général Carrington...

— ...Oui, pour rentrer avec lui au Texas...

— ...A moins qu'en cours de route, il ne reçoive d'autres instructions... ce qui serait fort possible : depuis l'aventure du capitaine Hurtle, on est contraint à la prudence...

— Alors, ce départ, cet ordre de ralliement, autant de manœuvres pour dérouter les espions ?

— Dame, on peut le supposer... et cela, quant à moi, m'irait même, car, entre nous, cette retraite qui ressemble à une fuite n'est guère honorable.

— Encore les Boches qui nous valent ça, grogna l'autre.

Et il ajouta :

— En tous cas, dans ce qui m'a été répété, il est question d'une passe d'El Diabolo où doit avoir lieu la concentration des troupes.

La conversation des deux officiers se trouva brusquement interrompue par l'ordre de se mettre en selle et Paquilla dut s'esquiver pour n'être pas surprise...

Prestement, elle gagna l'écurie, où en quelques mots elle mit Remonio au courant.

— Vite, fit le confident de Manuel Moralès, il me faut seller un cheval...

— Tu m'avais promis..., supplia-t-elle.

— Suis-moi, si tu veux, grommela-t-il ; mais pour te donner des explications... ce n'est plus l'instant...

Il avait bondi hors de sa cachette.

Maintenant, embusqué dans l'embrasure de la porte, il assistait au départ de la colonne américaine.

Derrière son dos, Paquilla répétait d'une voix suppliante dans laquelle il y avait cependant de la menace :

— Alors, tu m'emmènes ?... dis... tu m'emmènes ?... Souviens-toi, tu as promis...

Il le savait, pardieu bien ! qu'il avait promis et il n'aurait eu garde de s'en dédire, surtout avant que le dernier soldat yankee ne fût parti...

Autrement, à l'attitude de la femme, à l'intonation de sa voix, il sentait qu'elle aurait été capable de le trahir...

D'ailleurs, qu'est-ce que cela pouvait lui faire de tenir sa promesse ?...

Est-ce qu'il avait à entrer dans les affaires de cœur de Manuel Moralès ?...

Ce dernier, évidemment, ne serait pas content de se voir rejoint par cette fille jalouse !

Et après ?...

Pancho Lopez, lui, serait peut-être satisfait de pouvoir obtenir de la bouche même de la Cubaine des renseignements certains sur les troupes américaines ?...

Et même l'arrivée de Paquilla pourrait faciliter au chef certaines visées qu'il paraissait avoir sur la prisonnière.

L'oreille subtile de Remonio avait, en effet, surpris quelques phrases de l'altercation qui avait éclaté au ranch de Cristo entre Manuel et Pancho au sujet de Suzy.

Alors, Paquilla survenant pourrait bien être un atout dans la main du chef...

Evidemment, il y avait Dolorès, dont il fallait tenir compte et dont l'arrivée allait encore compliquer ce conflit amoureux...

Mais... mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait pour l'instant...

Le dernier cavalier de Wickley venait de disparaître au tournant de la route ; alors, Remonio courut au cheval qui, tout harnaché, attendait...

— Et moi, clama Paquilla d'une voix furieuse, croyant qu'il l'abandonnait...

— Fais comme moi, déclara-t-il en assujettissant la sangle de sa monture ; si tu veux me suivre, libre à toi...

Si peu de temps que cela lui eût demandé, la jeune femme avait bridé un second cheval et se tenait prête à l'enfourcher...

Les deux bêtes une fois sorties de l'écurie, Remonio et sa compagne sautèrent en selle...

Il donna de l'éperon à sa monture qui, d'un bond formidable, se jeta en avant...

Paquilla se rua sur ses traces, sans savoir où il l'emmenait.

Que lui importait, après tout, puisque là où il allait, elle devait retrouver Manuel !...

Et comme des fous, l'un et l'autre galopèrent sans même prendre la peine de masquer leur fuite, en sorte que peu s'en fallut qu'à quelques milles de la Gran Sonora ils ne tombassent dans une forte colonne américaine que des autos blindées accompagnaient.

Ce détail suffit à faire comprendre à Remonio que les opérations du général Carrington en terri-

toire mexicain eussent été sérieuses si l'ordre reçu tout à l'heure par Wickley ne les avait contremandées...

XXIII

LE PLAN DE PANCHO

De façon à ne pas laisser se ralentir un seul instant le feu dont étaient criblés les assaillants, Rutledge avait divisé ses hommes en deux équipes dont l'une devait prendre son repos tandis que l'autre se tenait aux embrasures.

Pour l'instant, assis sur le sol à l'abri de la fusillade, le lieutenant mangeait hâtivement un morceau de lard qu'une gorgée d'eau arrosait.

— A la santé de..., dit-il avec enjouement.

— Un grand soldat ! déclara un sous-officier avec enthousiasme...

— Il a sauvé le monde, ajouta Rutledge.

Et emplissant une seconde fois son verre, il s'exclama :

— Il mérite bien une seconde rasade...

Par son enjouement, il maintenait en bon état le moral des hommes.

En ce moment, un Ranger se glissa près de lui, annonçant :

— Mon lieutenant, il y a du nouveau.

— Et quel nouveau, *old fellow* ? interrogea l'officier.

— Un parlementaire... qui fait mine de vouloir monter vers nous ! Il tient à la main une carabine à laquelle flotte une manière de torchon blanc...

Surpris, Rutledge se redressa et constata qu'en effet quelqu'un, non loin, agissait une loque blanche...

Il donna aussitôt à ses Rangers l'ordre de cesser le feu et, dressé au mépris de toute prudence, fit signe à l'homme d'avancer sans crainte...

— Prenez garde, disait-on autour de lui ; c'est



un piège pour mieux nous prendre..., les journaux disent qu'en France ils emploient ce truc-là contre les poilus...

Mais, dans la droiture de son caractère, le jeune officier ne pouvait prêter à un adversaire semblable ignominie et, jusqu'alors, il avait traité de « racontars » les détails que publiaient les journaux sur l'affirmation de correspondants.

En dépit des recommandations de ses hommes, il se maintint debout, encourageant, à grands renforts de bras, le parlementaire à monter jusqu'à lui.

Soudain, il grommela, le reconnaissant :

— Mais c'est ce coquin de Pancho !...

— Mon lieutenant, proposa un des Rangers en épaillant sa carabine, voulez-vous que...

D'un geste brusque l'officier releva l'arme, demandant indigné :

— Avez-vous perdu la tête, Williamson, et nous prenez-vous pour des Germains ?...

Arrivé à portée, Pancho, s'étant arrêté, cria d'une voix forte :

— Par égard pour la vaillance des soldats américains, je veux bien vous épargner ainsi qu'à vos hommes le sort qui, fatalement, vous attend...

Mettez bas les armes et je m'engage à vous rendre contre une rançon de cinq cents dollars par tête.

Un rugissement de colère jaillit de toutes les gorges :

— Cinq cents dollars par tête !... grommela Williamson, traduisant l'émotion de ses compagnons, c'est peu estimer les Texas Rangers !...

Cinq cents dollars !... moins qu'une bête de trait !

— Allez au diable vous et votre proposition, clama Rutledge... Plutôt que de faire tomber un dollar dans votre patte d'assassin, chacun de mes braves aimerait mieux se loger une balle dans la tête.

Furieux, Pancho riposta avec une ironie farouche :

— Qu'ils se hâtent donc, s'ils veulent esquisser la corde qui les attend...

— La corde !... La corde pour des soldats ! hurla Williamson.

Il le mettait en joue.

Cette fois encore, Rutledge releva l'arme.

— Des pillards, voulez-vous dire, qui avez franchi notre frontière au mépris de toute loi ! riposta Pancho... Vous avez droit au châtimement des voleurs de grands chemins... et ce châtimement c'est la corde.

Tout en parlant il avait arraché la loque attachée au canon de sa carabine, faisant en même temps signe à ses hommes de recommencer à tirer.

Des balles sifflèrent aux oreilles de Rutledge qui n'eut que le temps de s'aplatir contre le sol, tandis que les Rangers, exaspérés, exécutaient sur les assaillants un feu d'enfer...

Une fois de retour parmi les siens, l'agent de l'Allemagne donna brièvement quelques instructions à Manuel Moralès.

— Cette plaisanterie a suffisamment duré, déclara-t-il, il importe d'y mettre un terme rapide.

Et il ordonna donc qu'à la tête d'un certain nombre d'hommes, son lieutenant tournât la colline et s'en allât attaquer le fort Wilson par l'autre côté.

Ignorant sur quel point serait donné le véritable effort des assaillants, les défenseurs seraient ainsi contraints de se diviser, manœuvre qui rendrait le prochain assaut plus efficace...

Et il fut s'étendre un peu à l'arrière, dans une sorte de tranchée que ses hommes avaient creusée, en manière de poste de commandement, de façon à pouvoir mieux surveiller le mouvement.

Soudain, sur la face qui lui était opposée, il entendit crépiter une fusillade fort vive, indice de la réception que Rutledge et ses hommes faisaient aux Mexicains.

La partie était engagée ; il ne lui restait plus qu'à attendre le moment de lancer ses gaillards à l'assaut ; car il était décidé à mener lui-même l'action, de façon à en terminer rapidement d'un seul coup.

Mais voilà que, soudain, de l'autre côté, retentirent des cris de fureur, des commandements, des jurons, des hurlements de douleur...

D'un bond, il fut debout, la gorge étreinte d'angoisse.

Que se passait-il ?...

Presqu'aussitôt Manuel Moralès revenait le rejoindre en courant :

— Tous ces gens-là sont des lâches ! vociférait le jeune homme en tendant le poing vers les Mexicains.

Ceux-ci, à toute vitesse, battaient en retraite et se terraient dans leurs trous.

— Qu'est-il donc arrivé ? grommela Pancho... Hochant la tête dans la direction du fort Wilson, Manuel expliqua d'une voix furieuse :

— De vrais diables aussi, ces Yankees !... Ils nous ont littéralement criblés de balles !... C'est à croire qu'ils ont avec eux une mitrailleuse. Alors, vos hommes ont lâché pied, malgré mes ordres, mes supplications.

Il ajouta, d'un ton désespéré :

— A vous de faire mieux, si vous pouvez... Quant à moi, je me refuse à mener à l'assaut cette bande de pleutres !...

Pancho réfléchit durant quelques secondes, puis, haussant les épaules, tourna les talons, en invitant d'un geste brusque son lieutenant à le suivre au ranch.

— Voyez-vous, dit-il une fois qu'en compagnie du jeune homme il se trouva dans l'habitation qui lui servait de quartier général, il faut changer nos batteries et nous borner pour l'instant à cerner étroitement ces coquins-là.

Il asséna sur la table un coup de poing furieux et prononça, d'une voix sourde, les mâchoires contractées par une rage froide :

— Dommage, vraiment, que je ne sois pas libre d'agir à ma guise avec ces poltrons-là !... Je connais certain pays où les plus pleutres marchent avec entrain, encadrés par de bons revolvers...

Mais allez donc faire ça ici !...

Un moment il demeura silencieux, puis il reprit :

— Donc, pour ces Yankees, mieux vaut les prendre par la famine que de risquer des peaux qui peuvent être précieuses à un moment donné.

Il ajouta, pensif :

— Suivant les nouvelles que je recevrai de Villa, j'aviserai.

Comme il achevait ces mots, un bruit de chevaux se fit entendre au dehors.

D'un même élan les deux hommes se précipitèrent juste à temps pour voir, au milieu d'un groupe d'insurgés, Remonio et Paquilla qui mettaient pied à terre.

— Toi ! fit Manuel en se reculant instinctivement à la vue de la Cubaine...

Mais, d'un geste rude, Pancho lui imposa silence.

(Voir la suite au dos.)

— Ah ! s'exclama-t-il, en voici une qui nous apporte du nouveau, j'en suis sûr...

Et s'adressant à elle :

— D'où viens-tu ?... parle...

Mais, au lieu de lui répondre, la jeune femme s'était jetée au cou de Manuel :

— Ah !... mon chéri... mon chéri... c'est pour toi seul que je suis ici... ; que m'importaient les balles de ceux qui nous poursuivaient, puisque je savais te retrouver... libre, car tu es libre maintenant... cette fille est partie.

Elle parlait avec une vélocité nerveuse, en dépit des efforts du jeune homme pour l'interrompre.

Brutalement alors il se détacha d'elle, et sans même lui adresser la parole, tourna les talons et s'éloigna.

Elle allait s'élancer à sa suite ; mais Pancho la retint.

— Suivez-moi tous deux, ordonna-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Et quand, assis dans l'intérieur, il les tint, Remonio et elle, sous l'acuité de son regard méfiant :

— Voyons, fit-il d'une voix brutale, me direz-vous ce que signifie cette arrivée ?... Et d'abord, d'où venez-vous tous deux ?...

En quelques mots Remonio raconta ce qui lui était survenu, et la manière dont il avait été pris par les Américains et l'atterrissage de l'avion porteur d'instructions nouvelles de Washington et les ordres reçus par Wickley, à la suite desquels le contingent qu'il commandait avait quitté la Gran Sonora pour rejoindre les forces de Carrington.

Il ajouta que c'était grâce à l'ingéniosité de Paquilla, qui avait surpris un entretien entre deux officiers, qu'il avait pu fuir pour apporter au chef la nouvelle du déplacement des forces américaines.

— Nous avons rencontré des éclaireurs de Villa qui nous ont appris que vous étiez au ranch de Cristo : se méfiant de nous, ils ont tenu à nous accompagner jusqu'ici... et voilà...

— Alors, interrogea Pancho s'adressant cette fois à Paquilla, ces maudits diables ont quitté la Gran Sonora ?...

— ...Oui, pour rejoindre les forces de Carrington qui doivent, paraît-il, se concentrer à la passe d'El Diabolo.

Pancho poussa un cri de triomphe ; cette nouvelle suffisait à lui permettre d'escompter le succès du plan formé par les insurgés.

Ce plan, on s'en souvient, consistait à surprendre l'armée d'invasion du général Carrington à la passe d'El Diabolo pour la couper de sa base, l'envelopper et, la mettant dans l'impossibilité de recevoir ni renforts ni munitions, l'anéantir tout entière...

— Hoch ! grommela-t-il triomphalement, nous les tenons...

Maintenant il s'agissait de ne pas perdre de temps et de profiter de circonstances qui paraissaient si favorables...

Ce n'était pas assez de l'émissaire qu'il avait envoyé par les ranchs pour porter à tous l'ordre de jeter le masque, de prendre les armes et de courir à la passe d'El Diabolo, point de rendez-vous général.

Là aussi était le lieu de concentration des forces américaines.

Déjà on était renseigné sur ce point par les papiers dérobés au capitaine Hurtlett...

Mais le général Villa conservait à ce sujet certains doutes que venaient fort à propos dissiper les renseignements fournis par Paquilla.

Maintenant qu'il n'y avait plus d'erreur possible, il convenait de faire diligence de façon à prévenir l'arrivée des Américains à la passe et d'y prendre position.

Le piège une fois tendu, il n'y aurait plus qu'à attendre que l'ennemi y vint tête baissée.

Et, cette fois, on en finirait.

En finir !...

C'était évidemment une façon de parler : car dans le plan d'ensemble du comte Bernstorff, l'anéantissement de l'armée de Carrington n'était qu'un commencement destiné à contraindre les États-Unis à concentrer exclusivement leur attention sur les affaires mexicaines.

Il fallait que celles-ci donnassent au président Wilson suffisamment de tablature pour qu'il laissât de côté la guerre européenne et que ses craintes sur un conflit armé avec le Mexique fussent suffi-

samment légitimées pour que toute la fabrication du matériel et de munitions des États-Unis fût désormais réservée à l'Amérique.

La puissance des nations de l'Entente, privées ainsi du concours de la grande République, se trouverait réduite à la portion congrue et leur résistance aux efforts de l'Allemagne en serait conséquemment brisée.

Il importait donc de frapper un grand coup — un coup définitif — et conséquemment il fallait que lui-même s'en allât prêcher la bonne parole, enflammer les cœurs et armer les bras !...

Pendant qu'une escorte se préparait et qu'on lui sellait un cheval, Manuel Morales appelé en hâte était mis en quelques mots au courant.

— Les instants sont précieux, conclut Pancho, et il s'agit de mettre les bouchées doubles : donc, je pars et je vous laisse ici avec le commando.

Il est de toute nécessité de donner une leçon à ces Yankees de là-haut et je ne veux pas qu'un seul d'entre eux puisse s'échapper.

Il ajouta féroce :

— Que ce soit par les armes, que ce soit par la famine, il me faut leur peau.

Il eut à l'adresse du jeune homme un mauvais rire et ajouta :

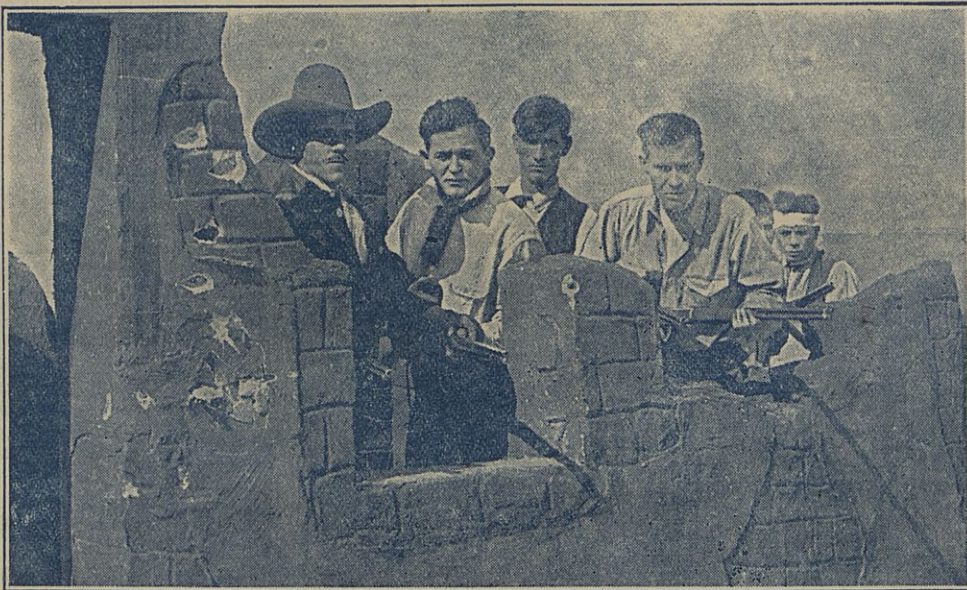
— Il y a d'ailleurs parmi eux un gentleman avec lequel je crois avoir entendu dire que vous étiez en affaire.

Manuel devina qu'il voulait faire allusion à Rutledge ; ses mâchoires se contractèrent de rage, ses poings se crispèrent, mais il ne prononça pas une parole.

Paquilla, elle aussi, avait compris l'allusion de Pancho et, toute pâle, elle ne quittait pas des yeux le fils Morales.

Sa haine contre le lieutenant ne témoignait-elle pas de la profondeur du sentiment qui le tenait pour cette Américaine maudite ?

Mais, bien que mordue cruellement par la jalousie,



sie, elle eut la force de se contenir et garda le silence.

Son instinct lui démontrait d'ailleurs que l'exécution des ordres de Pancho allait diamétralement contre ses intérêts.

Le lieutenant Rutledge une fois mort, qui pouvait affirmer que Suzy Morton ne se résignerait pas à son sort ?

Tandis que vivant il constituait aux projets de Manuel Morales un obstacle sérieux, pour ne pas dire insurmontable.

Tant que Suzy le saurait là, prêt à lui donner son concours et à lui faire la vie facile et heureuse qu'entraîne un amour partagé, elle résisterait de toutes ses forces à celui dont un mauvais hasard avait fait son mari.

Qui sait si alors, fatigué de la lutte, le volage Mexicain ne reviendrait pas à celle qu'il avait aimée jusqu'au jour où le hasard lui avait fait rencontrer cette damnée Américaine.

Pancho poursuivit avec un rire moqueur :

— Donc vos bons sentiments à l'égard du lieutenant Rutledge me sont une garantie du soin avec lequel vous saurez exécuter mes instructions.

Une flamme brilla dans les prunelles du jeune Mexicain qui continuait de se taire ; mais cette flamme traduisait une haine si implacable que Pancho, assuré d'être fidèlement obéi, conclut :

— Je me résume : il importe à l'amour-propre de notre cause que ces Yankees servent d'exemple à leurs concitoyens ; mais il importe non moins au succès de la révolution que tous nos efforts se concentrent pour accabler d'un seul coup l'ennemi. Autrement dit, terminez-en vite avec ces coquins et arrivez au plus tôt avec le commando à la passe d'El Diabolo.

Sur le point de sortir, il jeta un coup d'œil narquois du côté de Paquilla et ajouta :

— Surtout, rappelez-vous la leçon d'Annibal se laissant endormir dans les délices de Capoue et pénétrez-vous de ce principe du grand Clausewitz qu'un véritable chef de guerre doit demeurer indifférent aux séductions de l'amour.

A son hilarité il était facile de voir qu'il voulait plaisanter ; c'est pourquoi Paquilla accueillit cette boutade d'un gai sourire.

Durant que la jeune femme préparait le repas de celui qu'elle aimait malgré tout plus que tout au monde, Manuel, pour se distraire, avait prêté l'oreille au conseil donné par l'un de ses hommes.

Celui-ci, expert en matière de cruauté, avait trouvé un moyen d'affaiblir le moral des défenseurs du fort Wilson.

Sachant, à n'en pouvoir douter, que Rutledge et ses Yankees, criblés par les rayons ardents du soleil, devaient être en proie aux affres de la soif, il avait proposé de dresser bien en vue des ruines une énorme jarre en terre que, ostensiblement, les insurgés rempliraient d'eau.

De la sorte serait imposé aux malheureux Américains le supplice de Tantale, supplice sur lequel il n'était pas déraisonnable de compter pour amener leur prompt reddition.

Ainsi avait-il été fait et peut-être bien cette combinaison machiévalique aurait-elle réussi, sans l'énergique intervention de Rutledge.

Quelque sûr de ses compagnons qu'il fût, sans doute se rendit-il compte du danger, car, pour détourner l'attention des Rangers, il eut soudainement l'idée d'ouvrir entre eux un match à la carabine : un prix de cinq dollars était promis à tout tireur qui logerait une balle dans la jarre.

On imagine si cette proposition fut accueillie avec enthousiasme et si les Rangers rivalisèrent entre eux d'entrain et d'habileté ; aussi, au bout de cinq minutes, une salve de balles faisait voler en éclats

le récipient duquel s'écoulait en cascades l'eau tentatrice.

La nouvelle en fut portée à Manuel, au moment où Paquilla — servante attentive et empressée — remplissait de vin frais la coupe que lui tendait le jeune homme.

— Baste, fit-elle pour détourner sa mauvaise humeur, que t'importe, *querido mio*, si tu bois à ta soif.

Elle ajouta, penchée vers lui :

— ...Et surtout si tu veux bien boire à nos amours !...

Il la regarda, en apparence touché par l'humilité du ton avec lequel elle venait de lui adresser cette requête.

Un moment, on eût dit qu'il allait se laisser attendrir.

Mais, obéissant à la cruauté de sa nature qui voulait qu'il fit souffrir tout ce qui l'approchait, il eut un rire moqueur.

Puis, il s'écria d'une voix vibrante :

— Oui, c'est cela ! buvons... au triomphe de la révolution !...

Et comme elle faisait la moue, ayant grand-peine à retenir ses larmes, il ajouta d'un ton grandiloquent :

— O inconscience de femme ! tu oses parler d'amour, Paquilla ! et en ce moment même l'apôtre de la révolution groupe autour de lui tous les amants de la Liberté soulevés par son verbe enflammé et prêts à se faire tuer pour assurer la grandeur de la patrie mexicaine.

Elle le regardait, effarée, incertaine, se demandant s'il était sincère ou bien si c'était là une comédie qu'il jouait pour lui donner le change sur ses véritables pensées.

Si vraiment l'amour de la patrie étouffait dans le cœur de Manuel tout autre sentiment, elle se résignerait à attendre...

Mais s'il continuait à songer à cette Américaine... et s'il ne parlait ainsi que pour endormir sa jalousie, alors, qu'il prit garde à lui !

Elle était femme à se venger !

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 8 février.